

## Enfin il s'agit de se mettre à écrire...

Enfin il s'agit de se mettre à écrire  
après ce temps perdu à dompter les armures  
il faut ouvrir la feuille, le porte  
plume aux éclats de verdure.  
Lamentable le flot qui ruisselait sans âme  
entre les mâts renversés les chaises et les tables.  
Mort à tout vent toute envie tout délire  
ce noir commencement d'une nuit sans hasard.  
Où cours-tu corps agile toi autrefois  
si trainard peinant sous les raies de la grêle  
éberlué, des décisions et des choix tenu à l'écart.

Aventurier qui s'oublie dans le calme des grèves.

Une route un phare une ligne blanche qui sépare  
en deux flots le lot des vélos des voitures  
et dix mètres en dessus une rangée de mansardes  
et l'arbre un peu plus bas qui tendait sa ramure  
ses bras secs et doigts gourds égratignant les murs

Nuages en retrait  
sommeil sous les toits en dévers.  
Immobile j'attends  
que le feu passe au vert

\*\*\*

On ne dit pas vraiment ce que l'on voit  
Paris neige tout un après-midi  
De l'autre côté du square  
on crie.

C'est merveille de croire  
Encore au futur de la pluie.

Il s'en fallait de peu qu'hier  
au soir on nous serve les dernières  
cartes la levée ultime celle de l'atout noir  
effrayant porté au désespoir  
mais, tiens, voici du nouveau  
c'est pour aller de l'avant  
que ce jour-ci les voix des enfants  
s'amortissent dans tant de blanc

\*\*\*

## Je me disais...

Je me disais poisson,  
Je me disais horizon,  
Je me disais frivole  
En partance pour l'oubli  
En retour de gloriole  
Je me disais vipère  
Je me disais diamant  
Je me disais félibre  
En regardant l'appui  
Penché sur ma fenêtre  
Toi qui es libre  
De qui es-tu l'amant  
De qui l'enfant  
Le front du poète  
A trop de rides  
Encourt la peine  
Etouffe le rire  
Je me disais ouvert  
Je me disais renard  
Je me disais libre  
Je me disais bonsoir

\*\*\*

## Terre de Sienne

Terre de Sienne servant à ensevelir nos morts au pied des vignes  
oliveraie sauvage, ô l'ivresse des sages  
fourvoyante mésange qui garde les accès à mes reins  
chant de la mésange aux ailes bleues –  
un doux cri, trois temps, ce doux cri  
puis la trille furieuse d'un comparse jaloux,  
et puis un doux cri, trois temps et encore ce doux cri.  
de silence pas. Toujours la rumeur. S'annoncent les labeurs des jours  
au son des moteurs à quatre temps. L'oiseau ne parvient pas à tarir  
le bruit.

J'ai en moi des coulées de laque rouge, un plexus violet et une armature d'ivoire.  
Quand j'élève ma main tremblante à hauteur de mes yeux  
et que j'essaie d'ouvrir mes persiennes au soleil violent...  
quand j'enfouis ma tête lourde au creux du bras  
et que les silènes silencieux font le remous de mes veines,  
quand le café fait mon cœur battre, battre mon cœur  
en inondant mon cœur de nappes de sang  
Enfonce ton couteau jusqu'au fond de moi-même,  
fais périr l'armurier  
qui n'est qu'un trafiquant d'êtres sur le chemin de Nahariya,  
oublie les armes, fais crever le cocon des ombres rebelles,  
Eclaire le champ, va de l'avant.

Terre, terre et sylex et arbre d'argent  
Au cinquième jour des épousailles, je ferrailais encore,  
les défenseurs ne me laissaient pas entrer dans leur ksar  
et Simon l'Oriental arriva, homme de grand panache.  
Il demanda qui j'étais, où j'allais. Je voulais qu'il admire  
ma bravoure et ma détermination farouche, au lieu de cela,  
Il partit sans rien dire.  
Je restai face à ce désert  
ce désert qui nous force à périr par manque d'eau  
Mais au soir, sur ses bords, je vis des asphodèles  
que des cendres avaient recouvertes de gris

je courus en avant vers ceux qui me précédaient  
et me perchai sur leurs épaules  
afin de mieux voir au-delà des rochers  
la mer brûlante, cette fusion étale.  
Je fus surpris de leur indifférence, c'était comme s'ils ne percevaient  
de la mer Rouge que les felouques embarquées, frêles oiseaux du Nil.  
je croyais leur montrer des mondes inconnus mais ils eurent tôt fait  
de me labourer les côtes puis de me déchirer l'âme en lambeaux,  
désormais flaque de goémon juste apte à nourrir les rapaces.

Terre, rocher et cendre.

\*\*\*

## **San Francisco**

Nous habitons une petite chambre un peu trop froide  
sur Geary street, au niveau de Jones  
mais le ciel était clair tous les matins  
et nous nous endormions le soir avec un air cristallin  
nous traversant l'esprit.

San Francisco se rêve,  
San Francisco s'oublie.

En montant d'un pas pressé  
les pentes de Nob Hill  
c'était comme si le gris blanc  
des soleils froids claquait sous nos talons.  
Comme si j'entendais le sel se former  
sous la couche éclatante d'un lac gelé.  
Paris – San Francisco en hiver.  
Quand les séquoias de Muir woods  
avalent la brume  
et le cordon jaune pâle des plages  
enserme le cou de Bolinas  
lagoon.

\*\*\*

## **Qu'y a-t-il qui nous fasse tenir ensemble ?**

Qu'y a-t-il qui nous fasse tenir ensemble  
ainsi que des ilots reliés par la mer ?

Qu'y a-t-il qui nous fasse être semblant  
de fortune à l'égard des autres ?

Pourquoi sommes-nous las, futiles  
et peureux, mais pourtant agiles,

Prêts à resurgir d'un puits  
Où le dégel nous a précipités ?

Notre fragilité se tient là. En équilibre. Palpitante au bord de la margelle.  
Nous ne savons comment la cacher ni comment la nommer.  
Nous voudrions un jour, ne serait-ce qu'un jour  
regarder en face de nous le visage du soleil,

Nous voudrions nous départir de la brume,  
qui tout le temps éteint la netteté des choses  
que nous les connaissions ou non.

Mais notre cœur se brise et nos yeux se troublent,  
A peine percevons-nous du dehors ce que  
L'agitation de nos pensées nous permet d'en voir.

Nos pensées sont vides et fugaces nos paroles,  
Nous nous effaçons et dans notre retrait  
Ne retenons qu'une idée faible de la beauté.

\*\*\*

## Grenoble 6h23

Grenoble, 6h23, train en partance, Paris Gare de Lyon, temps d'hiver,  
campagnes humides,  
traversées de vignobles  
champs clôturés inondés,  
forêts dormantes d'arbres gris,  
maison avec tourelle  
en bordure d'un chemin départemental goudronné.  
Glaise. Glaise terre aride. Chênes mousseux.  
pas un oiseau qui vibre. Peut-être au fond des talus,  
la biche, le chevreuil ou le renard.  
dans la mare un souvenir de miroir vers où se penchait une oie.  
wagon jaune, wagon de travaux publics au bord d'une voie  
désaffectée, vaches blanches ou beiges au creux des clairières.  
vaste bâtisse en forme de U, complétée de dépendances.  
poteaux téléphoniques piliers du télégraphe stries sous les nuages  
écriture noire sur un velin couleur de lichen  
et au fond du paysage la pointe  
d'une église de village, le relai hertzien,  
la voiture en panne,  
le croisement avec un véhicule transporteur d'automobiles neuves  
passant sur l'autoroute en contrebas d'un ouvrage de béton.  
le bosquet au sommet de la colline.  
dans le train les gens qui parlent  
de leur estomac, de leur collègue qui vient à vélo  
et qui prend sa douche. Arbre,  
arbre lumineux et seul dans tant d'endormissement.  
arbre vert tandis que tant de branches s'inclinent.  
brumes, lointains dégradés, collines de Bourgogne.  
le bar est ouvert en voiture cinq.  
la terre est à nue aux alentours de Nevers.

Je parcours les lignes, écoute le bruit des ondes,  
je dénombre les relais hertziens, je fuis  
vers les terrains battus, les champs inondés et les forêts  
en attente d'une floraison printanière.  
je fuis le bruit, je fuis la clameur blanche des villes,  
autant que le chuintement des neiges.  
mon regard s'inscrit dans une baie vitrée  
qui stoppe les rayons d'un soleil liquéfié  
depuis longtemps. D'un soleil bu.  
Eclairés par les mares stagnantes  
immobiles comme des puits de mercure,  
des paysages me hantent. Aurai-je encore  
la force de les étreindre, les amis, les bêtes  
qui, en chemin, me feront encore signe  
de les suivre ? Où ? dans quel pays aller ?  
vers quel horizon que les pluies n'auraient pas vidé ?  
Attente. Espoir. Ecart vis-à-vis de la norme. Une fois  
se rappeler de comment on faisait les cabrioles.

Ecouter en passant les pianistes volubiles  
et caresser du bout des doigts les lavis,  
les couleurs tranchées au couteau.  
et s'effrayer du peu de pouvoir qu'ont les mots sur la vie.

\*\*\*

## **Descendre en courant la colline de thym**

Nous partirons en rêvant sur les chemins du monde  
Ce n'est pas pour chercher Dieu que j'irai vers la Lune  
Descendant à toute blinde sur mon vélo d'airain  
La colline empierrée où s'enflamme le thym.  
Ni pour fermer les vannes, les écoutilles  
D'un port d'ennui où s'agacent les rivaux.  
Je partirai loin, avec toi si tu veux bien  
Simplement pour lire les sillons des champs,  
Les retroussements des tuiles  
Aux barbares illusions des matins pluvieux.  
J'irai voler sous l'ombre,  
Voguer sur les décombres,  
Cherchant les coquillages pressés,  
Les olives non ramassées,  
Les bois de senteur écrasés,  
Les ramures pétrifiées,  
Et les étoiles comme des fleurs d'anis  
Les fruits, les vergers travaillés,  
Les bords de rivière boueuse  
D'une argile enjôleuse  
Tu seras sur mon porte-bagages,  
Tu enfileras des perles, je te porterai chance.  
A cause des cahots de la route tu riras  
Et j'embrasserai tes jambes.

\*\*\*



Une joie trop forte  
brise mon âme  
plus sûrement  
qu'un marteau d'airain

\*\*\*

L'amour m'étrangle

Hermine dans la neige  
Son museau luisant  
Sorti du terrier

Ou bien un cheval renversé  
Nimbé de son souffle

Sa croupe nue

\*\*\*

## Hôtel du Commerce.

Rue de la montagne Sainte Geneviève.  
j'ai déjà pris, ici, le thé avec des Japonaises calligraphes  
et de vieilles Suissesses échappées d'un château de Rilke.  
La dame qui gère virevolte à sa banque,  
et rit. Elle rit du matin jusqu'au soir,  
et pour cela je lui offre du mimosa.  
De la brèche entre ses incisives  
s'échappe un vent clair, qui tinte  
comme un muguet précoce.  
Les escaliers vermoulus craquent et les murs se gondolent.  
Cour avec une fontaine moussue,  
chambres sans toilettes, douche au premier étage.  
Le veilleur de nuit lit les auteurs russes et ne parle  
que des vieux films, ceux qui ont encore le tremblé  
des vieilles pellicules. Il se rêve en Modigliani,  
éperdument aimé de Jeanne Herbuterne.  
Il veille sur mon sommeil,  
veille sur mes nuits,  
comme un bouc tranquille  
se lissant le poil.

\*\*\*

## **Nous allons partir pour l'Inde**

Nous allons partir pour l'Inde,  
long manteau souillé de mille saletés  
nous allons partir pour l'Inde  
autobus brinqu'balants, errants brinquebalés

la femme intouchable mettra son sari vert

Irons-nous fumer de l'herbe ?  
Ô nous sentons sur nos joues la morsure  
irons-nous fumer de l'herbe ?  
Ou bien danserons-nous

en marchant, soulevant la poussière  
nous irons sur les cols à hauteur d'avion  
en marchant, soulevant la poussière

Nous verrons la chaîne himalayenne  
sera-ce la fois dernière ou prochaine?  
Nous verrons la chaîne himalayenne  
avant qu'elle même ne se plaigne.

Allant en haut et en bas dans Darjeeling  
nous respirerons l'odeur des orchidées  
allant en haut et en bas dans Darjeeling  
nous offrirons à la nuit sa tasse de thé.

Après la mousson le soleil luit  
dans les rivières de montagne  
après la mousson le soleil luit  
et charrie des cailloux en cascades

Nous allons partir pour l'Inde,  
marché doré plein de senteurs sacrées  
nous allons partir pour l'Inde  
où même la nuit sont des mélopées.

\*\*\*

Amour

Apprendre à faire que l'âge en rien n'interfère sur ce qui tombe des reins  
Apprendre à faire que l'âge consente encore à couler la courbe des seins

Apprendre que le parfum continue à inonder le creux des rides

\*\*\*

## **Japon**

Je reste obnubilé par ces images du Japon  
Qui montrent de petites maisons auprès d'un océan.  
Where are the Japanese along these narrow streets ?  
On ne voit pas les gens, ils sont reclus dans leur intérieur.  
Seul un temple s'anime, on entend le bruit du gong,  
Quelque prêtre zen balaye nonchalamment le plateau de cérémonie,  
Dehors, le vent se lève, chargé de pluie,  
Et les pêcheurs sur la plage attendent accroupis  
    Le moment de partir vers le large immobile.

\*\*\*

## Japon - 2

J'errais sur une plage, à l'autre bout du monde,  
Et pourtant le sable était pareil, et pareilles étaient  
Les étoiles de mer,  
Et pareilles étaient les bouteilles de plastique  
Que les vagues avaient échoué à la lisière des terres  
A celles et ceux que je connaissais de ce côté-ci du monde.  
Remontant vers le haut des dunes, je croisais des lanternes  
Accrochées à des fils, des bouées, des filets de pêche,  
Et le mince ruisseaulet d'eau issu d'un sol frais lavé.  
Je voyais le temps qu'il faisait, n'osais prédire la suite,  
Insoucieux des tremblements, des éclairs et des craintes.  
Le monde me suffisait. Il était un, depuis la mer de Chine  
Et jusqu'aux mares immobiles de ma vallée lointaine.  
Une femme en chaussettes examinait un mur,  
Où elle croyait sans doute lire  
l'annonce d'un cortège.  
Ce cortège était le mien, celui d'une foule d'amis,  
Joyeux et attentifs, distribuant autour d'eux,  
Mes livres et mes poèmes et chantant tous leurs mots,  
Ils marchaient loin du bruit, aussi insoucieux que je l'étais.  
Je les hélais de loin, une femme de ce pays se retournait  
Et je comprenais ce qu'elle me disait,  
Bien que ce fût en langue inconnue.

Loin, là-bas, de l'autre côté du mont,  
Là où festoient les aigles.

\*\*\*

## **Un bateau dans un port du Sud**

Un bateau dans un port du Sud  
heurtera violemment  
le quai auquel il est amarré.

Un sapin poussera hors de tout contrôle  
Dans un ravin débordant de brume.

Une abeille ne retrouvera pas sa route.

Un chevreuil s'arrêtera dans sa course.

Un train transsibérien se trompera de voie.

Le dernier étage d'une tour  
glissera vers une autre tour.

Un homme entonnera « le chant des partisans »,  
mais trébuchera sur les derniers mots.

Une gitane en dansant s'élèvera au-dessus de la foule.

Une femme amoureuse emportera son linge.

Un flocon de neige  
restera coincé  
à la plus haute branche d'un sorbier.

\*\*\*



Soleil par la porte  
Soleil ruisselle sur le parquet rouge  
A plat ventre sur le lit tu lis  
Soleil coupe  
L'allure de tes fesses  
Blanche lumière  
Noire ombre  
Tu te relèves  
Tes lèvres  
Sourient violettes  
Et je parfume de lavande  
Le coussin de plumes  
Où tes jambes se pourfendent

\*\*\*

## Une réunion avec des poètes

Une réunion avec des poètes  
Ce devrait être vivant d'une vie bruissante  
D'une vie écrivante  
Pleine de mots de maux et de sourires,  
Ce devrait être un chant où se retrouvent  
Les loutres, les chats sauvages  
Les animaux marins  
Ce devrait être toi, ce devrait être moi  
Nos deux cœurs enlacés prêts à entendre  
Leur histoire racontée.  
Une réunion avec des poètes  
En bas de chez moi,  
Dans la boutique aquarium,  
Où les plantes échangent des messages  
Et les livres se reposent attendant d'être lus.  
Quel travail pour un livre d'être lu, y avez-vous pensé ?  
Il doit toujours veiller à la délicatesse de ses plis,  
A l'ouverture de ses feuillets,  
A ses habits repassés.  
Une réunion avec des poètes  
Mais les invités ne sont pas venus.  
Ou bien les seuls présents  
Sont des loutres absentes.  
Le vin emportera les strophes égarées.

\*\*\*

## Haïti

Les gens ne s'intéressent pas à cette île du bout du monde.  
Encore moins à cette moitié d'une île,  
Que dis-je à ce tiers et encore,  
Ce tiers en forme de gueule  
A l'ouest de la grande île,  
Recoin perdu des Caraïbes  
Où vivent des descendants d'esclaves,  
Rocher agité par les râles de la Terre,  
Ou bien écrasé par les tempêtes maritimes.  
Les gens ne s'intéressent pas à ces hommes et femmes  
Délaissés, trompés, ignorés,  
Souvent vaincus par les rictus du vent,  
Ou bien les vagues  
De violence  
qui ondulent d'un champ de mars au morne lointain.  
Qu'est-ce qu'il faudrait ?  
Plus le malheur frappe et plus l'indifférence règne.  
Un tableau, un « vèvè », un masque vaudou  
Dans une maison perdue, en ruines  
Dont l'auvent branlant au-dessus de la terrasse  
Craque à chaque souffle de vent.  
Et les arbres et les palmes,  
Et le dur sommeil au goût de gravats.

\*\*\*

Les idées ne sont pas des idées, ce sont des fleurs sauvages que seul un esprit lent sait cueillir au bord des routes. Elles ne se contredisent jamais ou bien au contraire se contredisent toujours puisque dès que l'on prend l'une, l'autre se fane. Il n'y a de cohérence que celle des terrains herbeux ou sablonneux où elles nourrissent leurs couleurs vives. Le promeneur ne sait jamais où il en est, il a des talus fleuris de retard, cela le met dans l'embarras car il aimerait tant vouloir dire : ceci est la bonne et ceci la mauvaise. Mais non, seuls les insectes, semble-t-il, finissent par s'y reconnaître. Et si la pensée, finalement, n'était qu'un bourdonnement continu ?

\*\*\*

Fossile

combien de fois remué dans les mains des rivières,  
combien de fois établi en linceul de coquillages,  
avant de t'illuminer sous les doigts d'une fillette.

\*\*\*